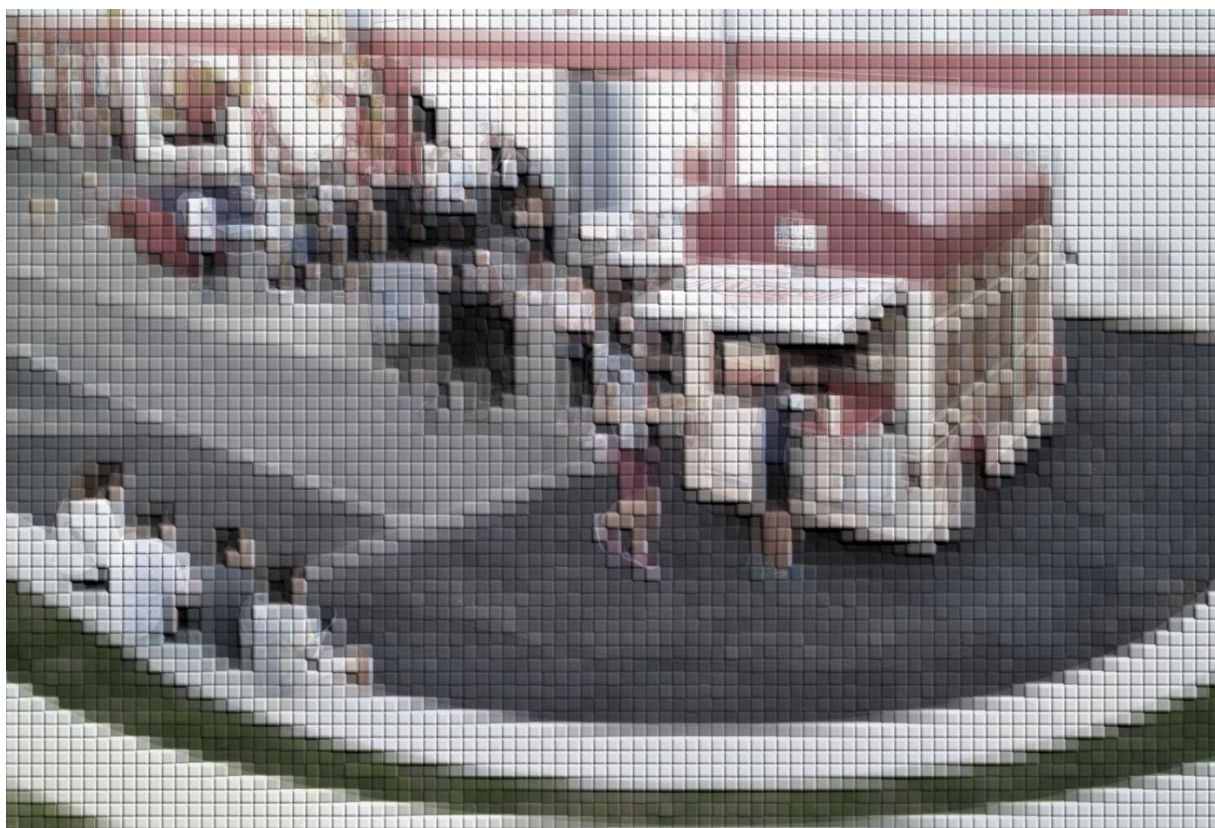


## Secteur J, portrait en fragments

Entretiens avec des animateurs et des animatrices du secteur J de la Chapelle-sur-Erdre



*Entre la salle et le studio, une fin d'après-midi d'été*

## Découvertes

- *Alors dites-moi un peu, avant de voir ce qui éventuellement dysfonctionne, ce dont vous êtes a priori satisfaits en termes de politique jeunesse, et même de pratiques de terrain ? Je voudrais juste commencer à comprendre ce qui se passe sur votre commune, même de manière un peu rapide...*

Ils se regardent et sourient... « Qui commence ? » interroge le chef de service. A ses côtés, autour de la table, le Directeur Général Adjoint (D.G.A), l'élue à la jeunesse, la coordinatrice du Projet Educatif Local (P.E.L).

Pour cette première prise de contact, j'ai demandé à rencontrer l'ensemble des acteurs concernés par la demande d'intervention. Mon premier travail consiste généralement à essayer de traduire une demande globale, qui émane presque toujours d'une direction, en attentes spécifiques puis en proposition plus formelle d'accompagnement. Ce matin, je rencontre la hiérarchie et cette après-midi, l'équipe de terrain.

Chacun, tour à tour, ils se mettent alors à décrire ce qui est fait pour la jeunesse de leur commune depuis quelques années ; et qui, d'après-eux semble bien fonctionner.

- *Je crois qu'on peut dire qu'on a quelques réussites objectives, des locomotives pour l'action en direction de la jeunesse : le Jam, un studio d'enregistrement, petite salle et lieu de pratiques amateurs dédié aux musiques actuelles, voisine le Skate-Park conçu par les jeunes, ainsi que la salle de jeunes, le secteur J, au sein de laquelle se trouve le point information jeunesse. Cet ensemble se situe non loin du collège, ce qui n'est pas anodin...*

. *Le festival des cultures urbaines créé il y a quelques années marche très bien, et il trouve bien sa place dans cet environnement, la web-radio aussi....*

- *Sur un autre plan, on fait un important travail sur les compétences psychosociales depuis des années, en direction des enfants, des adolescents, des parents, des enseignants, et un travail sur le réaménagement des cours d'école à partir des questions de genre est en cours également.*

Je les observe égrener leur liste, je les interromps pour demander des précisions, pour sentir éventuellement – derrière les satisfécits - la faille, l'incohérence : *Est-ce que vous ne touchez pas surtout les préados ? Est-ce que ce ne sont pas des projets portés par défaut par les animateurs ? Vous n'avez pas des soucis de renouvellements des générations ? Est-ce que les enseignants sont coopératifs ?*

Or, curieusement, je ne décèle rien, tout du moins rien dans leurs propos, ni faiblesse, ni paradoxe. *A priori*, cela ne ressemble pas à de l'affichage, à des projets qui ne sont « beaux que sur le papier ». Les lieux et les événements dont ils parlent sont tous très bien fréquentés, même trop. Et ils semblent manifestement engagés depuis plusieurs mandats dans une politique jeunesse ambitieuse, avec des investissements financiers importants, des partis-pris éducatifs volontaristes. Et donc des résultats.

Je ne peux m'empêcher de sourire, car je suis habitué à intervenir le plus souvent dans des situations sinistrées, pour lesquels les équipes sont en échec, dans le doute. Or là, il semble que tout marche assez bien et que la demande d'intervention ne soit finalement liée qu'au souhait du maire de sauver l'existence menacée d'une instance, d'un groupe dit de « prévention citoyenneté », lancé il y a peu, dans un contexte d'inquiétude préélectoral. Et peut-être aussi, la nécessité de toucher davantage les jeunes de milieux populaires qui sont en train d'arriver dans le nouveau quartier. L'un n'étant pas sans lien avec l'autre. C'est ce que je finis par comprendre.

Je me sens, du coup, dans une position curieuse, car on me demande de travailler de manière préventive et non curative, ce qui est inhabituel, vraiment très inhabituel... Mais ce qui l'est davantage encore, c'est ce que je vais découvrir en discutant avec l'équipe quelques heures plus tard et dont ce texte rend compte en partie. Les convictions et les pratiques défendues par David, Koraly et Pierrick m'ont en effet paru suffisamment intéressantes pour être consignées et partagées.

Ce document se compose d'entretiens menés avec eux, ainsi que de questionnements, de références qui semblent pouvoir illustrer ou prolonger leurs propos. Chacun va me raconter des situations qui mettent en avant une approche singulière : Pierrick tient un Point Information Jeunesse au sein du secteur J et il va réussir à me passionner pour un projet institutionnel - l'information jeunesse - qui m'a jusqu'ici toujours paru très ennuyeux ; à travers l'entretien de Koraly, éducatrice de formation, Je vais m'interroger sur les frontières du métier d'animateur ; David va enfin me permettre de réfléchir à ce que l'on peut faire avec la jeunesse des quartiers populaires, celle qu'on ne voit généralement pas ou très peu dans les institutions.

## Table des matières

<b>Pierrick - Devenir un adulte référent .....</b>	<b>4</b>
« Une fois qu'ils sont assis, moi je sors la canne à pêche. Je vais pêcher les infos ... » .....	4
Focus : l'intégration inégale .....	8
<b>Koraly - Histoires de détails.....</b>	<b>10</b>
« Tous les petits trucs insidieux, je les note. » .....	10
Focus : une attitude authentique et affective.....	12
<b>David - Derrière les matchs de foots.....</b>	<b>16</b>
« Ça reste des jeunes avec une vie, des jeunes qui se lèvent le matin, qui vont bosser pour certains ... » .....	16
Focus : jeunesse des quartiers populaires.....	20

*Quand j'entre dans le secteur J ce mercredi en tout début d'après-midi, je me mets dans un coin en attendant que les animateurs se libèrent pour leur entretien, et je remets dans ce même coin entre chaque entretien. Pendant tous ces petits temps, j'observe.*

*Dans ce lieu, l'aménagement de l'espace offre une configuration qui autorise différents microgroupes et différentes activités, de sorte qu'une vingtaine de jeunes peuvent vivre ensemble, en faisant des choses différentes, sans trop se gêner. Le lieu est beau, agréable, plutôt bien organisé. Certes, il n'y a rien de particulièrement unique à ce type d'aménagement mais ce n'est pas toujours aussi bien fait, et c'est notable. Beaucoup d'espaces jeunes sont petits, mal conçus et souvent accaparés par une seule catégorie d'âge, un seul style de jeunes. Or là, manifestement, ce n'est pas le cas. Le lieu est bondé et on voit des groupes et des classes d'âges distinctes.*

*Pierrick est le premier à me rejoindre. Il est animateur du Point Information Jeunesse (PIJ), un tout petit local inséré dans le bâtiment du secteur jeune. Lors de notre échange, Il m'explique sa façon particulière d'envisager sa mission.*

« UNE FOIS QU'ILS SONT ASSIS, MOI JE SORS LA CANNE A PECHE. JE VAIS PECHER LES INFOS ... »

*Extraits issus d'un entretien réalisé avec **Pierrick Deredin**.*

**Jérôme** : Ce contexte un peu inédit, d'avoir ton local inséré, presque enclavé on pourrait dire, dans un espace jeunes, tu l'as vu tout de suite comme une opportunité ou tu ne savais pas trop à quoi t'attendre ?

**Pierrick** - Arrivé ici, j'ai eu tout de suite une vision de ce que je pouvais faire...

**Jérôme**- Une vision, carrément ? Est-ce que tu pourrais me dire concrètement ce que ça veut dire, une vision....

**P**- Le PIJ était ici identifié, dans le sens où les gens ne savaient pas exactement ce que c'était mais ils savaient au moins qu'il y avait un PIJ. En positif, il y avait ce lieu, un lieu où il y avait beaucoup de passage. Tout de suite je me suis dit : « C'est génial ! Ça vit. C'est un vrai lieu de vie ». Crois-moi, c'est loin d'être toujours le cas pour les PIJ.

**J**- Et donc, ta façon un peu particulière d'interpréter tes missions, c'est quelque chose qu'on t'a demandé de faire ou c'est toi qui en as pris l'initiative ?

**P**- J'ai pris l'initiative parce que... Comment c'est parti déjà ? Avec mes collègues animateurs directs, des fois je parlais de trucs et eux ils ne voyaient pas trop ; ils ne connaissaient pas les

missions d'un PIJ. Alors comment je pouvais être un appui pour eux, en fonction de ce qu'ils faisaient sur le terrain ?

**J-** Moi, je vais être honnête avec toi, un PIJ, c'est un peu comme les conseillers d'orientation, j'ai jamais imaginé que ça pouvait être intéressant ; je l'ai toujours vu comme un endroit ultra chiant avec des classeurs d'information, deux / trois accès internet, la machine à café et des salariés qui n'ont rien trouvé d'autres comme taf et qui suintent l'ennui.... Alors forcément, toi, quand tu m'annonces que ton travail te passionne, je suis forcément curieux ! Comment tu pourrais résumer tes intentions ?

**P-** En fait, je me vois un peu comme un médecin généraliste, un médecin référent. Un médecin : soit il te soigne pour des petites choses, soit il te soigne sur sa spécialité, et, si c'est plus pointu, il t'envoie voir un spécialiste. Moi, je fais la même chose, mais avec de l'information. Je suis généraliste de l'information, avec une spécialité en animation, liée à la gestion de conflits, au vivre ensemble, aux émotions.

**J-** Est-ce que tu peux me donner un exemple pour que ça se matérialise un peu ?

**P-** On va parler des addictions, des relations garçons-filles par exemple... J'interviens toujours avec un aspect hyper ludique. Pour moi c'est la base. Il faut que ce soit ludique. J'avais fait l'année dernière, dans un collège... je ne sais plus ce que c'était comme question que je leur ai posé : « La femme doit-elle être l'égal de l'homme, je crois ». J'ai fait deux groupes : vous êtes contre ou vous êtes d'accord ? Je les ai fait chercher pleins d'arguments, des vrais ou des faux. La séance d'après, on a fait un procès. J'avais fait monter les tables les unes sur les autres, j'avais mis des pupitres, je les avais briefé sur les différents rôles, etc. Et pendant quarante minutes je n'ai pas dit un mot. Ils se sont gérés pendant quarante-cinq minutes tous seuls.

Sinon, il y a deux semaines, je suis parti sur « Qu'est-ce que vous aimez au collège, qu'est-ce que vous n'aimez pas, qu'est-ce que vous aimeriez faire ? » Et, à un moment, ils ont parlé des vêtements. Je leur ai parlé de *La journée de la jupe*. Pourquoi on ne peut pas porter de jupe en tant que mec ? Sur le sexisme, en fait, tu peux faire plein de trucs avec ça. Je suis déjà arrivé au taf en jupe. Pas ici, mais dans un autre taf. C'est sûr que ça suscite des mouvements de oufs. Tu as plein de discussions qui émergent de ça. Tu en as qui sont choqués. Il y en a qui disent que c'est trop bien. Tout ce que je propose, je pense qu'inconsciemment, c'est un truc que j'aurais kiffé d'avoir quand j'étais jeune.

**J-** Et donc, ça c'est au collège mais concernant le secteur J, si tu devais mettre en avant une situation, un projet ou une habitude de travail qui te paraît représentative de ce qu'est devenu ton PIJ, tu me parlerais de quoi ?

**P-** Déjà, ce qui a été mis en place et qui est bien. Je vais juste parler de ce qui a été mis en place. Tout de suite, je voyais que je ne faisais pas partie de l'équipe jeunesse et je trouvais ça très bizarre. J'étais pas habitué. Pour moi, ça ne semblait pas logique. J'ai dit à David : « Les réunions que vous faites sur les projets, quand vous parlez de jeunes, j'aimerais bien être là. Parce que ces jeunes je les côtoie au quotidien. Et j'aimerais bien qu'on ait tous à peu près les mêmes bases ». Donc, maintenant je suis invité à chaque réunion et on communique très facilement tous les uns les autres. C'est quelque chose qui est agréable. On met l'accent

maintenant sur la prévention. On organise ensemble à chaque vacance scolaire, avec Koraly, une soirée prévention. La dernière fois, on a travaillé sur la coopération. On a fait plein de jeux de coopération et on a discuté vachement avec eux.

**J-** Je vais m'arrêter un peu là-dessus. Qu'est-ce qui fait que ces soirées fonctionnent ?

**P-** Les jeunes s'inscrivent pour une soirée-repas. On ne leur parle pas spécialement de prévention. Ça fonctionne parce qu'il y a tout l'effet de groupe, l'approche loisirs. Ils savent que ça va être cool. En général, toutes les soirées ils sont là. Il y a une bonne énergie. C'est un lieu agréable. C'est des soirées qui marchent bien. La dernière fois, on devait avoir un vingtaine de jeunes.

**J-** D'après toi, qu'est que toi et Koraly apportez à titre personnel, qu'est-ce qui fait qu'à ces soirées les jeunes ont envie d'être avec vous ? Pourquoi votre binôme est apprécié dans un moment comme ça ?

**P-** Déjà, il y a ce côté où on a un peu les mêmes codes. On se comprend assez vite. Je ne veux pas parler pour elle, mais quand je travaille, je sais que c'est quelqu'un sur qui je peux compter.

**J-** Et toi, qu'est-ce que tu apportes aux jeunes, qu'est-ce qu'ils apprécient chez toi ?

**P-** Pas facile de répondre à ta question... Il y a ce truc où ils se foutent tous de moi, c'est je n'ai pas de mémorisation des prénoms. Mais je dis bonjour, tout le temps, et je suis là. Je suis vraiment présent avec eux. Le côté bienveillant, des fois, ça peut être juste une phrase. Tu vois, l'autre jour, j'étais juste aux toilettes à côté. Un jeune, il sort des toilettes. En fait, il avait les larmes aux yeux. Je lui dis juste : « Ça va toi ? Tu as... ? Qu'est-ce qui t'arrive ? » Il ne voulait pas le dire. Je lui dis : « Écoutes, si jamais tu as envie, tu sais qu'on est là ». Je pose juste des graines partout pour qu'il y ait cette confiance, cette bienveillance. Et c'est pas rare qu'il y ait un jeune qui attende dans mon bureau, et qui ferme la porte. On va parler, il sait que je serai non jugeant, à l'écoute, que je vais essayer de l'aider. Peut-être qu'il y en a qui ne viennent que pour ça, lâcher du lest, un peu. Ils savent qu'on va les écouter.

**J-** Je trouve ça hyper bien mais on avance ici dans une conception très extensive de l'information. Et si tu te vois comme un médecin généraliste, du coup, tu as des patients réguliers ?

**P-** Oui. Il y en a quelques-uns de réguliers et puis des fois c'est plus moi qui... En gros, quand ils viennent, c'est pour me dire bonjour, même s'ils s'assoient deux minutes. Et puis, une fois qu'ils sont assis, moi je sors la canne à pêche. Je vais pêcher les infos. Et souvent j'aime bien partir de ce qui est devant moi. Des conversations qui sont hyper anodines, qui partent comme ça. Et après, tu vas parler, justement avec la confiance qui s'est établie avant, tu vas leur parler de comment ils vivent le bahut, leurs relations... Tu vas parler un peu de sexualité avec pour voir comment ils sont, pour les jauger. Ça permet de leur donner un peu de doc. Et puis, t'as plein de trucs après qui... Quelque fois, il y a un jeune qui va me demander : « Où est-ce qu'on peut trouver du travail ? »

C'est là que tu as le côté... l'avantage du généraliste. Je peux lui dire : « Toi, tu as vingt ans. Pour le travail, tu as la mission locale. Voici l'adresse. Tu y vas ». Point barre. Il y a aussi la question : « Pourquoi tu veux chercher du travail ? » Je vais te donner l'exemple un jour qui m'a marqué. « Thomas, (je me rappelle très bien, Thomas 19 ans), pourquoi tu veux chercher du taf ? C'est que pour de l'argent ou tu as autre chose ? » Enfin ce gamin m'explique que s'il veut du taf, c'est parce que quatre mois avant il a couché avec une meuf en soirée. Il s'est pas protégé. La meuf est enceinte et elle veut garder le gamin. Du coup, il va lui falloir du taf pour qu'il puisse donner une pension alimentaire à cette femme. Du taf ? Ok. Le taf, ça va être bien mais il y a d'autres trucs peut-être à voir avec des collègues du CSS<sup>1</sup>. Il y a peut-être d'autres sonnettes d'alarme. C'est à moi de les orienter vers des structures spécialisées là-dedans. Souvent je pose une question sur la sexualité : « Demain, vous avez une merde. Vous avez un retard de règles. Les mecs, vous vous rendez compte que votre capote a pété, etc. Quel est votre adulte référent ? Vers quel adulte vous irez pour en parler ? » - « J'ai mon grand frère, ma grande sœur, mon père, ma mère. Moi, avec tel prof ça passe hyper bien. Mais il y en a toujours un paquet qui dit : « Moi j'en ai pas ». Pour ces jeunes qui n'ont personne, si nous on peut devenir ces adultes référents et gagner un peu cette confiance s'ils veulent parler. Pour moi, c'est clairement dans nos missions d'accueillir ces jeunes-là et de les aider.

**J-** Cette position-là, qui fait que, objectivement, l'information jeunesse c'est pour toi avant tout être en mesure de parler de sexualité ou plus généralement de vie affective, c'est-à-dire finalement les choses qui comptent le plus dans une vie, est-ce que cette position était déjà très claire quand tu as pris ton poste ? Est-ce que c'est quelque chose que tu avais à l'esprit de manière nette au moment de l'entretien d'embauche ou c'est quelque chose qui s'est affirmé dans la prise en main du poste ?

**P-** Peut-être qu'à titre perso je l'avais avant. C'est peut-être dans mes valeurs. Il y a toujours eu ça. Avant, dans mes postes précédents, j'avais beaucoup moins l'opportunité de la mettre en place. Ici, j'ai une hiérarchie qui est là pour soutenir mes initiatives, et clairement une équipe où il y a beaucoup d'empathie, de suivi des jeunes, de liens déjà sur ces questions-là...

De toute façon, si j'avais juste suivi ce qu'il y avait sur la fiche de poste, je pense que mes semaines auraient été vraiment très longues !

---

<sup>1</sup> Carrefour Social Santé



Dans un ouvrage collectif<sup>2</sup> paru début 2014 et qu'il a dirigé, Serge Paugam propose de s'intéresser à l'articulation des questions d'intégration et d'inégalités sociales. Il entend ici par intégration l'ensemble des processus par lesquels toutes les parties de la société travaillent à trouver des places stables et à les conforter.

Quatre institutions (au sens sociologique) permettent l'intégration sociale :

- Le travail,
- La participation citoyenne (vote, engagement associatif, syndical),
- Les affinités électives (groupes de pairs, d'amis),
- La filiation, la famille.

Quatre stades d'intégration sont déclinés par ailleurs dans l'ouvrage :

- Une intégration assurée (les quatre institutions sont investies et se renforcent),
- Une intégration fragilisée (une des quatre est menacée ou absente, souvent le travail),
- Une intégration compensée (l'absence d'au moins deux formes est compensée par d'autres, parfois de manière exclusive : idée de refuge),
- Une intégration marginalisée (La totalité des formes d'intégration est en souffrance).

« L'attaque » du compromis social issu des trente glorieuses et qui reposait sur une société où l'emploi était une protection, amène des pans entiers de la société à se situer dans les trois stades inférieurs et, de manière défensive, à surinvestir les affinités électives ou la famille (ou la religion) par impossibilité de s'intégrer par les voies sociales habituelles. Le sentiment de ne pas pouvoir compter sur l'Etat – il ne me protège plus – et par extension sur ses institutions (ici au sens courant du terme), de ne pas compter à leurs yeux (déconsidération, absence de reconnaissance) recompose le paysage de notre société.

C'est pourquoi la question de la place de la jeunesse se pose aujourd'hui différemment et de manière particulièrement aigüe. La question de sa défiance, de sa distance aux institutions du quotidien provient en effet, pour beaucoup de jeunes, du sentiment de ne pas compter pour la société des adultes, d'être pris pour quantité négligeable et de ne pas pouvoir compter sur eux. Ici ces institutions sont totalisées en tant que « la société » ou davantage identifiée à l'école, au monde du travail ou à toute structure d'accompagnement.

C'est pourquoi, lorsqu'un professionnel investit sa mission en offrant une écoute, une disponibilité et une considération appuyée, allant parfois jusqu'à ce qu'on pourrait nommer « un dépassement de fonction », cela peut permettre de fabriquer une relation à travers laquelle un jeune pourra se dire tout à la fois « je compte pour cet adulte » et « je peux compter sur lui ».

---

<sup>2</sup> « L'Intégration inégale. Force, fragilité et rupture des liens sociaux » Serge Paugam (dir) PUF, 2014

On peut d'ailleurs s'interroger sur le sens du terme « dépassement de fonction », que les professionnels concernés considèrent en général comme la simple mise en pratique de leur éthique professionnelle. Pour aller un peu plus loin encore, nous pouvons d'ailleurs nous poser nous-mêmes cette question : de qui nous souvenons-nous, en tant qu'adolescents, si ce ne sont ces adultes qui ont fait un pas de côté, pour nous offrir un peu plus que le minimum, ces profs qui restaient après les cours, cette tante qui pris le temps de nous écouter, cet instructeur sportif qui croyait en nous, ou encore cet animateur qui nous a fait découvrir sa passion, devenue la nôtre ? Ces gens qui, par petites touches ou de manière plus éclatante, plus immédiate, ont su être décisifs dans nos vies, ceux-là ont toujours existé ; bien heureusement, leur présence traverse les époques. Cependant, dans un environnement social et politique particulièrement dégradé, leurs gestes semblent prendre une autre valeur, comme des actes de résistance modestes et essentiels, des petites lumières indispensables dans la trajectoire de générations qui ne cessent de voir le futur s'assombrir.

\*\*\*



*Jeunesse en soirée*

*Lors de ma première pause, je regarde à nouveau la grande salle et je note que des jeunes en situations de handicap sont présents sur les lieux et semblent s’y sentir bien, ce qui implique nécessairement qu’ils ne se font pas moquer par les autres, donc qu’un travail a été fait par l’équipe sur ce point. Quand certains parmi les plus fragiles se sentent bien quelque part, c’est en effet parce qu’un cadre bienveillant est installé.*

*Ces enfants, qui peuvent être omniprésents, et pas toujours évidents à gérer, ne semblent ici pas être des « charges ». Il y a comme une sorte de légèreté paradoxale dans leur présence, c’est ce que je sens, c’est ce que je crois discerner. .*

*Koraly interrompt le fil de mes pensées. L’entretien démarre d’ailleurs sur cette question du handicap puis bifurque très vite sur sa trajectoire, elle est éducatrice de formation – je suis étonné de voir qu’il y en a de plus en plus qui se tournent vers l’animation. Notre échange nous emmène donc assez logiquement aux confins, ou plutôt à la confluence de sa double culture professionnelle, d’éducatrice et désormais d’animatrice.*

---

« TOUS LES PETITS TRUCS INSIDIEUX, JE LES NOTE. »

*Extraits issus d’un entretien avec **Koraly Goulet**.*

**Jérôme-** Dans cette institution, le secteur J, qu’est-ce qui existait avant toi que tu trouvais valable, qui de ton point de vue tenait déjà la route ? Et qu’est-ce qui était moins clair, voire carrément discutable, et que tu penses avoir contribué à faire bouger ?

**Koraly-** Qu’est-ce qui était déjà cool avant que j’arrive ? Les valeurs qui sont défendues en général sur le bien vivre ensemble, faire attention aux autres, le respect. Quand j’arrive je vois des jeunes en situation de handicap. Personne ne l’ouvre là-dessus. C’est plutôt cool, comme tu as pu donc le sentir aujourd’hui même. Après, je pense que j’ai gratté sur d’autres choses. On ne se moque pas du handicap. Par contre, le gamin qui prend déjà l’taro<sup>3</sup> dans sa tête au collège, il reprend l’taro là aussi. Et ça, c’est pas possible. Je pense que peut-être j’ai une observation plus détaillée, mais ça, ça a toujours été. Je déteste ça, qu’il y ait des gamins qui prennent cher. Du coup, je fais très attention à ça. Tous les petits trucs insidieux, je les note. Les petits trucs qui sont un peu planqués, du genre on a une nénette au collège, elle est en 5ème. C’était une grosse bande de potes. Donc elle, elle mène tout le monde par le bout du nez. Elle fait un peu ce qu’elle veut. Autant que ça reste dans leur bande. Sauf que c’est un petit tyran. Elle fait ce qu’elle veut, avec qui elle veut. Du coup, elle fait place vide. Si elle a décidé d’en dégager un du groupe, personne dit rien. Et donc elle reproduit un peu ce schéma-là chez nous aussi et elle fait chier d’autres gamines. Ça fait une fois, deux fois que j’en vois qui se barrent mais je ne capte pas trop ce qui se passe. J’ai fait ma petite enquête. Après que

---

<sup>3</sup> Prendra le tarot, abréviation de tarif, équivalent de « prendre cher », c-a-d souffrir, subir violemment une situation, un comportement.

les jeunes m'aient raconté qu'elle les insultait et les rabaissait à haute voix devant sa bande de copains, je décide de lui demander des explications. Elle me répond en haussant le ton et avec mépris, comme si on était dans la même classe... Là, je réagis, il faut surtout pas laisser passer : « Ecoutes-moi bien : Tu refais pas ça ! Tu peux crier fort. J'vais crier encore plus fort si tu veux... Y'aura pas d'problèmes mais une chose est sûre, tu referas pas ça ici ! »

**J-** En fait, tu es sensible à des détails qui passaient sous les radars de l'équipe.

**K-** Oui. Mais je pense que c'est juste moi qui suis hypersensible à ces questions-là : de faire en sorte que tout le monde aille bien. Faire de l'animation, oui c'est cool, mais dans le fond, ce n'est pas ce qui m'intéresse. Ce qui m'intéresse, c'est le gamin que je vois régulièrement ici. C'est qui ces gamins-là ? Comment ils vont aujourd'hui ? Pourquoi est-ce qu'aujourd'hui il fait telle tronche ? Pourquoi est-ce qu'aujourd'hui il a les ongles complètement rongés ? Comment ça se fait qu'il a les cheveux gras comme ça, alors que d'habitude tout va bien. Qu'est-ce qu'il a à me dire ?

**J-** Et donc là, si on reprend les exemples que tu donnes, c'est quoi la suite ?

**K-** Qu'est-ce que j'en fais ?

**J-** Oui. C'est intéressant d'illustrer. Pioche. Là où tu peux piocher. Tu m'as donné des exemples. J'imagine que c'est ceux qui te viennent en tête parce que ça a dû t'arriver.

**K-** Je pourrais parler de Teddy par exemple. C'est un jeune qui est très souvent chez nous. Moi, Teddy je le rencontre l'été où je suis là que pour les vacances. On est en train de graffer sur un touret. Il veut me faire un dessin dessus. Il veut faire un smiley. Mais c'est pas du tout un smiley ! En fait, je ne sais pas ce qu'il dessine. Je ne reconnais rien. Et donc son pote me dit : « Mais si ! Regarde. C'est ça qu'il a voulu dessiner ». Là, ça m'interpelle. Le gamin a un souci. Il n'a pas du tout acquis le schéma du corps. Il ne sait pas faire un visage. Et puis, c'est un gamin qui arrive une fois sur deux avec les dents pas brossées, qui va s'acheter au Lidl des tonnes de canettes de coca, qui bouffe de la merde tout le temps. Ça me pose question aussi. Quand je lui demande comment ça se passe à la maison : « Tu fais quoi ? C'est quoi ta vie ? », comme avec n'importe quel jeune, il commence à me dire qu'il vit seul avec sa mère, que sa mère, elle est pas souvent là. Elle est en déplacement. Il est jamais trop informé. Donc, potentiellement, il rentre chez lui le soir. Pendant une semaine il est solo. Mais il le sait pas à l'avance. En fait, il se fait à manger tout seul. J'imagine ce qu'il doit manger, et devant la télé jusqu'à pas d'heure, etc. Je finis par dire : « Ça pose la petite question du signalement, là, quand même... ». Le gamin y tâte rien, il sait pas parler, il se lave pas, il bouffe de la merde tout le temps. Un peu d'aide à domicile, ce serait pas déconnant, au moins, au moins....

**J-** Mais là, Koraly, tu réintroduis le professionnalisme de l'éducateur dans le groupe, dans le sens le plus noble du terme. Dans un contexte d'animation. C'est-à-dire à la fois les réflexes, l'observation, un certain type de relations, de préoccupations, de cheminement intellectuel aussi.

**K-** De toute façon, c'est un truc qui se contrôle pas. Moi je suis éduc de formation. C'est ça mon taf. Après, on ne peut pas demander à tout le monde dans l'équipe de se poser les questions de la même façon...

**J-** Tu viens de me parler de situations où la vigilance se portait sur des jeunes qui ne vont pas très bien et pourraient potentiellement aller très mal. Est-ce que tu peux me donner un

exemple de gestes professionnels, comme tu l'as fait là, pour des choses plus ténues, plus légères, auxquelles tu tiens, et que tu penses pouvoir apporter dans la vie du groupe de jeunes et avec l'équipe, et qui soient moins centrées sur des indicateurs inquiétants.

**K-** Moi ? De l'affection.

**J-** De l'affection ? C'est-à-dire ?

**K.** Quand tu connais les jeunes depuis un moment, tu vois le p'tit gamin Sacha qui vient souvent là, qui cherche que la relation duelle tout le temps. Quand ça se passe qu'autour d'un ping-pong, c'est pas suffisant. En fait, il vient chercher autre chose. Il ne se rassasie pas. Il n'y a pas de maman dans l'histoire. Il y a un papa qui n'est pas trop disponible. Ça reste un bébé affectivement, ça se sent. On va faire une accolade aujourd'hui. C'est un peu maladroit. Tu sens que c'est un peu dans l'esquive mais en même temps ça reste. Faut pas être dans le trop. Enfin j'espère ne pas être dans le trop. Un peu, de temps en temps.

**J-** Tu te permets l'attachement.

**K-** Bien sûr. Il faut, j'en ai besoin dans ma pratique.

**J-** Est-ce que c'est sujet à... On va pas aller sur le sujet à débat. Donne-moi d'autres exemples de ces situations où on est moins dans le grave, mais dans le petit geste d'attachement, dans les signaux que tu émet, qui font la trame de ce que c'est pour toi bien travailler avec les jeunes. Est-ce que des exemples à la Sacha tu en as d'autres ?

**K-** Oui. La jeune qui se scarifie tout le temps les bras. C'est pas à vif. Ça fait juste des marques. C'est pas rouge. Elle a toujours les manches relevées, volontairement. Quand je te dis bonjour, que je te serre la main, je fixe ton bras. Tu as vu que je l'ai vu. On en parlera si tu veux. Mais c'est là, c'est posé. Je l'ai vu. C'est bon. Pareil avec le jeune qui a fait son tatouage. Faut être insistant sur ces questions-là, être attentif en fait. « Tiens ! T'as coupé tes cheveux. Ça te va bien ». C'est des petits trucs, quoi.

\*\*\*

---

#### FOCUS : UNE ATTITUDE AUTHENTIQUE ET AFFECTIVE

« On ne peut s'aimer soi-même si l'on n'a jamais vraiment été ni aimé, ni accepté. Et pourtant, c'est cette auto acceptation qui conditionne ensuite l'amour envers les autres. Se pose donc la question de savoir comment combler ce grand vide qui, pour le jeune victime de carences affectives, constitue une terrible épreuve : confronté à cette absence, il ne peut se construire, n'ayant comme seul choix que celui d'exploser ou d'imploser. « Il est tout à fait illusoire et même pernicieux de vivre à côté d'un adolescent en « état de manque » affectif sans lui apporter le minimum d'attention affective qui provoquera un réamorçage des relations »

Or, on le sait bien, parler d'amour déclenche dans la profession des poussées d'urticaire intellectuel, renvoyant à la dame d'œuvre, au boy-scout, à la midinette, à l'éducateur rétro-catho ou pire à de douteuses motivations d'origine sexuelle... Il est de bon ton d'y opposer une saine référence professionnelle faite de prise de distance et de contrôle de la situation.

Pourtant, rappelle l'auteur, chacun de nos actes est motivé par le désir d'être aimé ou par la peur de ne plus l'être, et cela que nous soyons thérapeutes ou usagers.

C'est donc à contre-courant des conceptions déjà dominantes dans la profession, que l'équipe du Centre familial de jeunes de Vitry où travaillaient Stanislas Tomkiewicz et sa compagne, a conçu la notion d'attitude authentiquement affective (AAA). Le premier principe explicité par Claude Martin est celui de l'authenticité qui s'oppose au « faire semblant ». Il n'est guère possible de manifester un intérêt fort et sincère à un adolescent, si au fond de soi-même, il inspire répugnance ou méfiance. D'ailleurs, le jeune sait très vite identifier et percer à jour l'adulte qui lui fait face et repérer s'il est aimé ou non de lui. Aussi, mieux vaut-il passer la main, quand on sent de profondes réticences en soi. Le reconnaître, c'est alors éviter bien des déboires dans la relation d'aide. »

La suite: <https://www.lien-social.com/Mauvais-objet-mauvais-sujet>

\*\*\*

**J-** Et ça tu la partages avec qui dans l'équipe, cette culture du détail ? Et plus précisément la question de l'attachement ? C'est pas l'objet de discussions en équipe ?

**K-** Disons qu'on ne parle pas de tous les jeunes. Et quand c'est le cas, je pense que c'est pas un truc conscientisé. En fait, je crois qu'on ne sait pas bien ce qu'on peut en faire, au regard de nos missions. Et puis l'équipe est en mouvement, il faut qu'on prenne le temps trouver nos marques par rapport à tout ça.

**J-** Pourtant c'est très important.

**K-** En tous cas, depuis que... Je trouve que de plus en plus on fait tous attention à observer des petits trucs. On s'est mis un cahier où on note des petites choses qu'on observe.

**J-** Vous faites ça ? Il y a donc des rituels qui ont été introduits pour que ce que tu faisais toi un peu seule, ça devienne une affaire collective ?

**K-** Le cahier, à la base, il a été mis plutôt pour ce qui est problématique et ce qui pourrait introduire de l'incohérence pour les jeunes, puisqu'on n'est pas tous là en même temps. C'était plutôt histoire d'avoir un cahier de liaison. Mais oui, on peut se dire... Un collègue qui vient, par exemple Pierrick, qui me dit : « Tu as vu tel jeune ? Il n'a pas l'air d'aller bien... » Ou il y en a un qui va me dire : « Tel jeune m'a dit ça ». Mais souvent on s'arrête là, à l'observation.

**J-** Mais j'ai quand même entendu des discussions sur une nana qui s'interrogeait sur son identité sexuelle.

**K-** Oui.

**J-** Et là, j'avais pas le sentiment que ça s'arrêterait aux interrogations.

**K-** Non, non. Parce ça été... parce qu'elle prend de la place. Mais... Nos missions font que... enfin tu vois bien, un vendredi on a soixante jeunes. (il y en a trois-cents inscrits). Comme tu disais tout à l'heure, on peut pas accorder le même temps pour tout le monde. On a une réunion d'équipe par semaine. On se croise pas tout le temps tous. En fait, on parle que des trucs un peu plus... un peu plus spécifique, un peu plus hors normes. On parle peu des petites choses du quotidien qui pour moi sont importantes aussi. Déjà c'est pas dans nos missions.

**J-** Oui, c'est pas dans vos missions, mais c'est dans les tiennes.

**K-** C'est pas dans ma fiche de poste. C'est dans ma pratique.

**J-** Vu que Pierrick a l'air de souscrire pleinement et d'être complice avec toi sur les détails qui n'en sont pas, ça fait un axe fort. Fiona, qui est arrivé depuis peu semble y être sensible aussi, c'est intéressant. Et pour David, qui, à la base a un profil d'animateur sportif, ça doit être un peu différent de ses habitudes, j'imagine...

**K-** Oui. Je ne sais pas s'il le vit comme ça, mais il est carrément plus détendu par rapport à une époque, sur ces questions. Je ne peux pas parler à sa place mais depuis quelques temps, ça rigole plus dans l'équipe, ça joue à Fifa, c'est devenu un petit rituel... Et puis, on parle plus de nous personnellement, une autre ambiance est en train de naître...

**J-** Tu me donnerais un dernier exemple pour la route, de situation qui te paraît importante en termes d'enjeu ?

**K-** On a un groupe un peu plus speed. Ils ont 17, 18 ans, des petites emmerdes avec la justice. Ils sont un peu chiants quand ils viennent ici ; ils s'insultent, se frappent parfois, fument juste devant la porte alors qu'on leur demande de se décaler. J'aimerais qu'on remette le cadre en équipe, parce qu'on tolère des choses avec eux qu'on n'accepterait pas avec d'autres jeunes. Qu'ils continuent de venir, bien sûr, mais qu'on remette vraiment les règles et qu'on lâche pas. Qu'on resserre le cadre sur : « oui, on est souple avec vous parce qu'on a bien compris que ça servait à rien d'être dans le frontal. Par contre on vous rappelle la loi. On vous rappelle que vous êtes mineurs et à tout moment on se permet d'appeler vos parents parce que c'est aussi ça notre taf ». Les remettre aussi à leur place, simplement. Ça a été un peu compliqué aux vacances de Noël, parce qu'il a pu être dit que certains dans l'équipe avait de l'autorité sur ces jeunes et que d'autres n'en n'avait pas.... Oui sûrement. Quand on les connaît depuis qu'ils ont dix ans, il y a autre chose qui se passe... Mais je crois qu'il faut être vigilant, justement quand ça fonctionne rien qu'avec une ou deux personnes, il y a un truc qu'est pas acquis. Ça veut dire que respecter un adulte ou un lieu ça n'est pas acquis pour eux. Et ça pose question, si on veut continuer de les côtoyer. Un gamin qui vient fumer des joints sous la tronche de l'animateur, c'est pas pour rien. La Chapelle, c'est assez grand quand même.... Si jamais il vient fumer ses sdèrs (joints) ici, il y a une raison Et là, du coup, on est bien d'accord en équipe, et on ne va pas les lâcher. Par contre, on va faire ça correctement, même si ça prend du temps

**J-** En fait, entre les lignes, ce que je comprends, c'est que vous essayez de travailler vos désaccords en équipe, que vous n'évitez pas les conflits... je me trompe ?

**K-** Même si des fois ça prend du temps, ce que chacun a à dire, en général, c'est réceptionné. Et ce qui appréciable dans l'équipe, c'est quand même cette écoute...Et le fait qu'on apporte tous quelque chose, un rôle différent. Tu vois par exemple, le rôle maternel ou paternel (sans parler de genre, mais bien de rôle), la masculinité, on a besoin de ce rôle-là, celui du « bonhomme » avec son autorité, quoi... Ça joue quelque chose sur la salle. Il y a un intérêt à ce qu'il y ait ça. Ça peut être une force quand c'est bien utilisé, en fait. Mais c'est une histoire d'équilibre. Si demain, l'équipe change, et que justement l'équilibre entre nous se rompt, ça remet en question, pour moi, le fait de rester ici ou pas.

\*\*\*



*En bande organisée*



*Lorsque j'écoute Pierrick puis Koraly, dans cette arrière-cuisine qui tient lieu de bureau, je suis d'abord surpris puis ravi de les entendre défendre de telles positions.*

*Seulement voilà, ces deux-là ne sont présents que depuis deux ans dans l'institution. Et s'ils peuvent développer leurs ambitions, c'est que la marge de manœuvre est bien là. Il faut le noter car on ne compte plus les endroits où des gens bien intentionnés se font stopper net et sèchement par des coéquipiers ou une hiérarchie qui préfère ne pas se poser trop de questions. On pourrait même penser que c'est assez courant, voire majoritaire, ces situations où, de manière directe ou indirecte, on évite les responsabilités, et où l'on dissuade ceux qui trouvent logique de les prendre.*

*Alors pour comprendre davantage ce contexte professionnel qui, sans être extraordinaire, me semble cependant plutôt rare, j'ai la chance pour finir cette journée de discuter avec David, qui est en poste depuis 10 ans. C'est le dernier animateur historique présent dans la structure, devenu aujourd'hui responsable du secteur. Je lui demande d'emblée de me parler du passé, de sa prise de poste même, pour essayer de voir des liens, les articulations possibles entre différentes périodes.*

---

« ÇA RESTE DES JEUNES AVEC UNE VIE, DES JEUNES QUI SE LEVENT LE MATIN, QUI VONT BOSSER POUR CERTAINS ... »

*Extraits issus d'un entretien réalisé avec **David Duteurtre***

**Jérôme** : Est-ce que tu peux me dire, au début de ton activité d'animateur jeunesse, ce qui faisait, d'après toi, le succès du secteur jeunes ?

**David** : Déjà c'était vraiment l'envie, la jeunesse de Fabien et moi quand on est arrivés. On était là pour s'éclater avec les jeunes, peu importe l'endroit où tu nous mettais. On était là, on voulait grave triper avec eux, voilà... Après on va mettre Flo, qui était sur l'espace public mais qui venait pas mal sur la salle de jeunes, quasiment tous les jours, tu vois... Et lui, c'était plus le gars qui stabilisait un peu tout le monde, qui remettait des fois quelques règles parce que nous, au début, on était un peu plus fous, on faisait... Des fois on avait du mal à dire à des plus grands : « Calmez-vous »... Donc lui il passait, pas en mode keuf mais en mode « j'apaise un peu tout le monde, faut pas non plus s'emballer avec tout et n'importe quoi ». Et puis après, notre ancien responsable qui nous a laissé la chance de nous exprimer comme on voulait quoi. Ça veut pas dire que c'était open bar.

**J** : Pour moi, l'enthousiasme et l'envie, ce n'est pas loin d'une compétence. Tout du moins, c'est absolument nécessaire. Est-ce que tu peux me citer des situations concrètes, des

exemples qui traduisent en actes cette envie que tu avais à cette époque-là ? Est-ce que tu te souviens de moments où « vous emmeniez tout », juste parce que vous étiez « à fond » ?

**D** : Ouais, ben déjà, nous c'était un peu tous les jours... Quand on venait au travail, on avait toujours une deuxième paire de baskets, prêts à aller taper le foot sur le city-stade, tu vois... Et comme ça, on n'animait pas uniquement l'espace jeune. On animait aussi la petite zone autour : c'est-à-dire l'intérieur de la salle plus les extérieurs. Et c'était paire de baskets, le foot... C'était beaucoup branché foot là-bas, on ne va pas se mentir ! Mais le vivier de garçons qui venaient jouer au ballon, ça emmenait aussi le vivier de filles qui venaient un peu autour pour regarder et pour euh... Donc c'était tous les jours. On était là, on sortait du matériel, on faisait des activités sportives, de la pétanque devant. C'est toutes ces actions là qu'on faisait.

**J** : Du coup, si j'ai bien compris, il y avait un très grand plaisir perso pour l'activité physique, que tu partageais avec ton équipier Fabien. À deux, c'est encore plus fort. Et votre complicité était forcément motrice. Est-ce que vous avez fait des « trips » autour du foot, des mutations de règles, des bonus, des exercices à part ?

**D** : Non, non. C'était esprit en mode quartier, quartier populaire quoi : t'as un ballon, t'as un city-stade, tu tapes que des foots. On ne va pas se mentir : c'était dur de leur faire décrocher. On a essayé de les emmener sur un basket après le foot, mais non, c'était en mode vraiment quartiers populaires. On restait que sur le ballon. Et moi-même, comme je viens d'un quartier populaire du 18<sup>ème</sup>, c'est vrai qu'aussi j'ai amené cette façon-là. Et le public s'y sentait très bien parce que c'était aussi... Sur ces quartiers où on était avant, c'est les nouvelles personnes qui se sont installées à La Chapelle. Ça venait de Paris, ça venait de certains quartiers populaires de Nantes, beaucoup des quartiers nord, donc c'était... Et puis il y avait un mix avec des riverains qui habitaient dans des belles maisons à côté. Mais par contre, à travers le foot, on a fait pas mal de choses. Au travers d'Urban culture, on a fait des tournois, on a commencé à faire des soirées foot où on avait 50/60 jeunes qui venaient.

**J** : C'était quoi ces soirées foot ?

**D** : C'était une soirée que proposait Flo, l'animateur de proximité. C'était une fois par semaine pendant les vacances scolaires, le seul moment où les jeunes de La Chapelle qui ne sont pas affiliés à une association sportive peuvent venir taper le ballon dans un gymnase, pas loin des quartiers populaires. C'était la seule soirée où on s'autorisait à prendre un public en dehors de notre tranche d'âge. Normalement nous, c'est 11-17 ans et là, c'était une soirée pour les plus grands. En fait, on s'est jamais donné d'âges. C'était jusqu'à 23, 24 ans. Et là, ça nous a vite fait du monde. On s'est parfois retrouvé à 80 jeunes, obligés d'ouvrir deux gymnases côte à côte. Ça a rameuté des gens de Nantes nord, même de Nantes centre. Ça faisait venir beaucoup de filles. Ça faisait aussi venir beaucoup de gens qui venait consommer, qui s'en tapaient du ballon. C'était juste histoire de s'y retrouver parce qu'il y avait du monde... Et on a tapé comme quatre/cinq ans non-stop avec des mardis avec une affluence de fou, avec des bonnes vibes et aussi quelques mauvais moments.

**J** : Mais alors, c'était quoi le truc ? Il y avait du son, une buvette ?

**D** : Non, c'était juste un gymnase ouvert et on faisait soirée foot. Le seul truc qu'on disait aux jeunes, c'était qu'on avait pas envie que ce soit comme dans une association sportive où le premier gagne tout et fait plus de matches que les autres. Notre but, c'était de dire qu'on va s'éclater ensemble. Peu importe si tu es dans une équipe faible ou forte, tu vas jouer le même nombre de matches, et on va prendre autant de plaisir. Tout le monde se rencontrait, on faisait des matches. On faisait un mini classement à la fin, mais il voulait rien dire le classement ! C'était pas l'esprit compétitif.

**J** : Du coup, c'était le public qui faisait l'ambiance. Ça chambre, ça rigole... Et donc, si je comprends bien, vous ne vous preniez pas la tête avec une buvette. Chacun venait avec ses consommations. D'ailleurs faut qu'on parle d'un ou deux trucs à ce sujet.

**D** : Non, non. Des fois il y avait un poste radio et on mettait de la musique pendant les matches. Des fois quand il y avait matches de ligue des champions en parallèle, on emmenait un écran pour ceux qui attendaient. Des fois on emmenait d'autres matos pour faire découvrir : palais, speedminton... En fait, on parlait du principe que ceux qui jouent n'ont pas besoin de nous. C'était de l'auto-arbitrage. On était juste là si ça parlait en sucette. Notre but c'était d'être présents pour ceux en mode « pause je ne joue pas » et pour ceux qui venaient uniquement pour le contexte. Parce qu'il se passait quelque chose. On était juste animateurs de ceux qui ne faisaient rien, en fait, sinon quand ils jouaient. Au foot.

**J** : Et les filles ?

**D** : Les filles, elles venaient uniquement... Elles n'étaient pas intéressées par le foot, elles s'en foutaient. Mais si elles se retrouvaient sur Balavoine, elles nous le disaient, C'est qu'il y avait du monde, avec leurs potes qui étaient là. Elles étaient là pour discuter entre copines, avec les gars évidemment. Certaines consommaient un peu, moins que les gars mais un peu quand même.

**J** : Tu parles de bédaver<sup>4</sup>, là ?

**D** : C'était à l'ancienne, ouais, bédave à fond, et certaines soirées, alcool.

**J** : Alors on y vient. C'était quoi votre politique par rapport à ça ? Parce que dès que tu as un événement en libre fréquentation avec des jeunes, avec l'objection et la crainte... C'était comment de gérer tout ça ? C'était quoi votre compromis ?

**D** : Déjà le but de la soirée, si elle avait été mise en place par l'animateur de proximité, c'était de dire aux jeunes « plutôt que de fumer trois ou quatre bédos dans la soirée quand on est pas là, venez jouer au ballon, et plutôt que d'en fumer trois-quatre, vous allez en fumer un ou deux ». Ça c'était vraiment la politique dans la tête de l'animateur de proximité. Et, au début, pour moi c'était délicat. Car, comme je te le disais, je commençais l'animation. Et de me retrouver avec 40 ou 50 mecs qui ont quasiment mon âge, c'était pas évident au début. Flo, il était plus là pour driver un peu tout ça mais au fur et à mesure Fabien et moi, on a pris un peu plus de bouteille et un peu plus d'épaules. On allait voir les jeunes pour leur expliquer le but

---

<sup>4</sup> Bédaver : fumer des joints de cannabis.

de la soirée. Qu'ils fassent leurs bails, ça nous gênait pas. Par contre s'ils pouvaient vraiment limiter leur consommation... On leur demandait juste de ne pas consommer devant le gymnase. Il y avait en fait un système de respect : si tu viens nous voir, et que tu te sens bien avec nous, moi si je sors et que je vois que tu es en train de fumer ton splif devant moi, je trouve ça délicat tu vois. Je pense pas que tu ferais ça devant ton père ou devant ta mère. Quand tu le fais, ça doit être en mode discret. Nous on a instauré ça. Quand tu veux faire ton truc, tu t'éloignes vraiment de la salle, tu fais ton truc, t'essaies de limiter ta consommation. Pour nous, c'est le but de la soirée. On est ensemble : que ce soit un foot ou un poker, peu importe, on essaie de limiter nos consommations. Donc c'était beaucoup d'allers et retours entre la salle et l'extérieur, à discuter avec les jeunes, mais pas uniquement de ça, même si on sait qu'ils revenaient de trois ou quatre taffes. On n'est pas là pendant des heures à leur parler de leur consommation. Ça reste des jeunes avec une vie, des jeunes qui se lèvent le matin, qui vont bosser pour certains. On se parle de la vie en général.

**J** : Donc le but c'était d'avoir un échange régulier là-dessus sans être lourds. Si je le dis autrement : avec Fabien et Florent, qui jouait un rôle assez particulier mais essentiel, vous avez optimisé un aspect de la culture populaire. Vous avez tiré 120 % du plaisir du foot et de sa capacité à rassembler. Est-ce que ça te va si je le dis comme ça ?

**D** : C'était pas réfléchi comme ça, mais c'est ce qu'on a fait. Je pense que Flo aurait certainement dit ça, mais nous avec Fab, à l'ancienne, on n'avait pas ces cogites-là. On fait ça pour en arriver là. Maintenant on les a, mais avant... Nous, c'était simplement la fête. Le foot rassemble, on s'éclate et voilà.

**J** : Et ça ne posait pas de problèmes ? Vous étiez soutenus politiquement ?

**D** : Déjà il faut préciser qu'autour du gymnase il y a peu d'habitations proches. Il y en aurait eu autour, je pense que ça aurait posé question. Ça aurait été même délicat. Mais je pense pas que la ville ou même les élus ils pouvaient savoir à quoi ça ressemblait ce type de soirées là. Il n'y a aucun de mes responsables ou aucun élu qui est passé là-bas. Les seuls agents qui sont passés, c'est les agents des sports qui faisaient leur maraude pour savoir si tout se passait bien dans le gymnase, une équipe de nuit. Mais eux-mêmes, ils n'étaient pas en mode serein. Ils passaient et ils repartaient directs. En fait, on nous a jamais demandé des comptes sur ces soirées-là. Ça se passait bien. Je pense que si certains étaient passés, ça les auraient fait flipper direct et ils auraient fait demi-tour. « Ouah ! » Quand on voit que parfois, avec deux scooters devant le local, il y a des gens qui font un détour ou qui rebroussement chemin ! On n'a pas été emmerdés mais on n'a pas été vraiment soutenus, je crois.

\*\*\*

*« Mais je ne pense pas que la ville ou même les élus ils pouvaient savoir à quoi ça ressemblait ce type de soirées là (...) On n'a pas été emmerdés mais on n'a pas été vraiment soutenus, je crois ».*

Qu'est-ce qui rend David si fier de ces soirées, qui sont pourtant restées comme dans l'ombre de l'institution, tolérée bien plus que promue ? Pour lui, le partage total et sans appréhension du football, considéré comme pratique centrale et fédératrice, le plaisir pur du jeu, juste délesté de son aspect le plus compétitif, semble avoir donné des résultats saisissants en termes de mobilisation, d'échanges et même donc, de prévention. Et ce avec un public particulièrement complexe à mobiliser et à toucher d'ordinaire. Pendant plusieurs années, cette équipe d'animation va en effet cultiver des relations avec une partie de la jeunesse des quartiers populaires de La Chapelle-sur-Erdre.

Réalistes sur ce qui peut être demandé à de jeunes (en partie) majeurs sur leur temps libre, au vu de leurs habitudes de fumeurs de cannabis, l'équipe cherche à réduire une consommation sans la nier, et sans s'enfermer dans cet objectif, pourtant clairement énoncé. La modestie de la proposition *« c'était de dire aux jeunes plutôt que de fumer trois ou quatre bédos dans la soirée, quand on n'est pas là, venez jouer au ballon et plutôt que d'en fumer trois-quatre, vous allez en fumer un ou deux. »* semble ici une des premières conditions pour affirmer une ambition, celle d'entretenir durablement des relations avec une partie de la jeunesse des quartiers populaires. Et sur la base de cette relation construite semaine après semaine, David et ses collègues ont pu avancer dans une relation éducative, à la fois concernant les consommations de drogues, l'esprit de compétition, mais aussi plein d'autres sujets car *« ça reste des jeunes avec une vie, des jeunes qui se lèvent le matin, qui vont bosser pour certains, et on se parle de la vie ne général... »*

Alors évidemment, cela pose pas mal de problèmes institutionnels, d'abord parce qu'il n'est pas possible de faire le tri entre les âges et que ce serait même totalement contre-productif d'entrer dans ce jeu-là ; ensuite car il y a tolérance sur l'usage de stupéfiants (mais dans des conditions précises cependant). Pour ces deux raisons au moins, on comprend pourquoi, sur un plan réglementaire et même disons-le, politique, ce type de soirées ne fait pas l'objet d'un article dans le journal municipal.

La collectivité (au sens large du terme) aurait pourtant tort de faire la fine bouche car le travail réalisé autour de ces soirées peut sembler remarquable à plusieurs titres : d'abord par le type de public touché et par sa quantité. Secondement, si on est lucide par rapport à l'hypocrisie (la schizophrénie) institutionnelle face au cannabis, à la faiblesse légendaire des actions de prévention en France, on peut considérer le cadre décrit comme particulièrement pertinent, quitte à débattre de certains des aspects de l'action.

Mais si, pour finir, on considère ce qui s'est joué pour la jeunesse des quartiers populaires ces vingt dernières années, des émeutes de 2005 en passant par la place grandissante de la religion avec les résultats que l'on connaît, alors on devrait regarder ce que décrit David

comme une expérience non pas exemplaire en tous points, mais simplement éclairante, c'est-à-dire propre à nous éclairer sur certaines des voies à explorer si on veut rester liés à nos jeunesses.

Alors, allons-un peu plus loin et questionnons-nous sur ce qui a rendu ces soirées possibles, par-delà les premiers éléments avancés.

Déjà, cela peut paraître un détail mais il n'est pas anodin, la situation du complexe sportif rend les choses possibles car, comme le souligne David, « *il y a peu d'habitations proches, il y en aurait eu autour, je pense que ça aurait posé question, ça aurait été même délicat* ». On doit ici rappeler cette évidence : tout le monde sait qu'une large partie de la jeunesse se rassemble pour « consommer » et que ceux qui n'ont pas les moyens de faire autrement le font dans des espaces publics. Mais pour que ce soit toléré, les jeunes ne peuvent le faire que dans des angles morts de la ville, sans regard adulte, aussi bien pour des motifs de nuisance que d'image publique.

Et puis, ce qui semble rendre possible ces soirées, c'est peut-être avant tout une complicité entre participants et organisateurs, une complicité qui se fonde en bonne partie sur le fait d'appartenir à un même monde, à un même milieu, comme le rappelle très explicitement David : (...) « *C'était en mode vraiment quartier populaire euh, on restait que sur le ballon et moi-même, comme je viens d'un quartier populaire du 18<sup>ème</sup>, c'est vrai qu'aussi j'ai emmené cette façon-là....Et le public s'y sentait très bien parce que c'était aussi...Sur ces quartiers-là où on était avant, c'est les nouvelles personnes qui se sont installées à La Chapelle, ça venait de Paris, ça venait de certains quartiers populaires de Nantes, beaucoup des quartiers nord (...)* »

Ces soirées, parce qu'elles sont encadrées par des pairs (à la fois en tant que passionnés, joueurs de foot mais également en tant que jeunes eux-mêmes issus des quartiers) qui sont aussi des tiers (ils agissent comme professionnels), offrent un double registre propice au compromis décrit par David. Il y a une équipe d'animateurs avec qui on peut parler des mêmes choses dans les mêmes termes, une reconnaissance mutuelle, la possibilité de partir d'un terrain et d'une culture commune, et d'avancer ensuite dans une politique des « petits pas ». Ce projet n'aurait probablement jamais pu se déployer ainsi sans une complicité qui se nourrit des liens de communauté et de solidarité qui unissent le public et les organisateurs. Si on peut peut-être obtenir de tels résultats autrement que par reconnaissance identitaire, c'est souvent au prix d'un long et lent travail et avec des résultats incertains.

Et cela interroge : pour travailler efficacement en termes de mobilisation, n'avons-nous pas davantage besoin de ces attaches, de cette reconnaissance, de ces projets de types communautaires ?

Non pas pour qu'ils prennent toute la place (c'est là la grande peur en France) mais pour qu'ils existent mieux, en étant assumés par l'institution et permettent à de nombreux publics de s'y retrouver. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des projets de mobilisation réussis en quartiers populaires, qui enracinent leur succès dans une équipe ou une personne apte à créer un engouement et qui utilise pour partie la reconnaissance identitaire, le sentiment de

communauté<sup>5</sup>. Je pense ici à tous ces projets qui réunissent les femmes de quartiers, notamment à l'un d'entre eux, que j'ai eu la chance de découvrir en intervention : le collectif de femmes de Chenôve, développé par Fatima Achab. Ce projet de mobilisation remarquable, qui dépasse largement aujourd'hui les frontières d'un quartier, naît à travers cette capacité de mobilisation et de reconnaissance communautaire. Par comparaison des deux dynamiques : le collectif de femmes et les soirées foot, on mesure bien que dans un cas, le public est un « bon public », qui coche toute les croix voulues par les institutions ; dans l'autre, non. Car si tout le monde se presse derrière Mme Achab, parce qu'elle fait les projets dont toute institution rêve, de la MJC qui l'emploie en passant bien évidemment par la ville de Chenôve et jusqu'au gouvernement<sup>6</sup>, qui est là, en revanche, pour soutenir et faire évoluer les soirées foot de David, Fabien et Florent ? Qui est et qui sera là pour affronter avec les jeunes des milieux populaires les défis qui leur sont tendus ? En sachant pertinemment que ces derniers ne feront pas partie des bons élèves qui arrangent l'institution, ceux qui fondent l'association gestionnaire du festival, ou ceux qui viendront s'exprimer au conseil municipal ? Dit autrement : qui assumera d'être là certains soirs avec eux, en respectant les codes de la sociabilité juvénile, donc en bricolant une frontière de respect et de reconnaissance mutuelle dans laquelle on ne pourra pas faire sans le cannabis, ni sans parfois quelques conflits un peu durs à gérer ? Et qui peut se sentir en mesure de « tenir » un tel contexte si ce ne sont des professionnels issus des quartiers populaires, une partie de l'équipe tout du moins ?

Soyons ici bien clair sur un point : la France est en grande difficulté avec ce type de situations et de publics, alors que dans d'autres parties du monde, notamment chez nos voisins francophones, ce n'est pas le cas. Notre hypothèse, à gros trait, c'est ici que nous avons raté plusieurs trains : celui d'un changement législatif concernant le cannabis<sup>7</sup>, celui d'une modernisation des actions de prévention à la hauteur de la situation et celui d'un travail social communautaire<sup>8</sup> assumé. Ces trains qui ne se sont jamais arrêtés chez nous, cela impacte violemment les conditions d'exercice des professionnels, en réduisant considérablement leurs marges de manœuvres.

Que reste-il dès lors, à part des demi-mesures et des actions qui doivent se tenir à la limite de la clandestinité ? Au lieu d'affirmer une direction, de savoir ce qu'on fait, d'avoir des mots pour le décrire, une éthique et des savoirs partagés en la matière, qu'avons-nous vu ces

---

<sup>5</sup> On entend ici par communauté le sens le plus large qui peut lui être donné, tel que le propose **Joan Stavo-Debaugé** dans l'introduction de sa thèse « Venir à la communauté : une sociologie de l'hospitalité et de l'appartenance » (EHESS 2009) : « (...) le terme communauté renvoie à ce qui est fait ou est vécu en commun, sans plus. Il ne fait rien d'autre (et c'est déjà beaucoup) que de ratifier le partage d'une situation. Mais, en indiquant la participation des êtres qui y prennent part, il signe du même coup leur manière d'y appartenir et leur façon de se rapporter les uns aux autres, en tant qu'ils tiennent compte de ce partage (qui peut être tout à fait circonstanciel et résolument ponctuel) et se doivent des choses les uns aux autres ».

<sup>6</sup> <https://www.francebleu.fr/infos/economie-social/la-bourguignonne-fatima-achab-rencontre-francois-hollande-pour-la-journee-de-la-femme-1425790800>

<sup>7</sup> Un point récent sur la situation législative et les rapports de force qui se jouent, dans cet article :

<http://www.slate.fr/story/178731/cannabis-france-legalisation-experimentation-ansm-academie-pharmacie-economie>

<sup>8</sup> On pourra lire ici le texte paru dans la revue Territoires en 2011 « Peut-il exister un travail social communautaire en France ? », disponible ici

[https://citoyenterritoires.fr/sites/cpl.asso.fr/temp/files/territoires\\_515\\_fev2011\\_aubervilliers\\_bd.pdf](https://citoyenterritoires.fr/sites/cpl.asso.fr/temp/files/territoires_515_fev2011_aubervilliers_bd.pdf)

dernières années ? Un pauvre compromis où l'on envoie « au charbon » les médiateurs de quartiers, parfois dans une approche socio-ethnique totalement malsaine<sup>9</sup>, où on a besoin de requalifier en prévention de la délinquance ce qui devrait être tout simplement un travail d'animation au long cours, en évitant donc de traiter, sur le fond, ce que pourrait et devrait être une approche communautaire ambitieuse, réfléchie, collectivement travaillée et surtout indispensable, s'il on ne veut pas laisser une jeunesse à l'abandon.

\*\*\*



*En chasubles*

---

<sup>9</sup> Voir cet article notamment <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2012-2-page-25.htm>



